

La technomagie et le quotidien – Sociologie de l'émotion publique

The technomagic and the every-day – Sociology of public emotion

A tecnomagia e o cotidiano – Sociologia da emoção pública

Vincenzo Susca

Maître de conférences en sociologie à l'université Paul-Valéry de Montpellier, directeur éditorial des Cahiers euroéens de l'imaginaire (CNRS éditions, Paris), chercheur associé au Ceaq (Sorbonne) et McLuhan Fellow à l'Université de Toronto.

<vincenzo.susca@gmail.com>

RESUMÉ

Une immersion dans l'alvéole de la culture contemporaine révèle l'avènement d'un imaginaire inaugurant une synergie originale entre l'esprit et les sens, entre l'agir rationnel et la pensée magique. L'adoration des divers fétiches qui étayent nos sociétés comporte, pour chaque personne impliquée, un haut degré d'extase et d'envoûtement, mais aussi une conscience dotée d'une mémoire et d'un savoir hautement raffinés. Ainsi la technique, dans sa résonance ancestrale et dans ses séduisantes formes actuelles, est à nouveau le totem de la société en gestation, son objet de culte et sa référence symbolique de base. Son rêve et sa réalité la plus réelle possible.

Mots-clés: Communication. Technique. Magie.

ABSTRACT

An immersion in the cell of contemporary culture reveals the advent of an imaginary inaugurating a unique synergy between the mind and the senses, between rational action and magical thinking. The worship of various fetiches that underpin our society holds for each person involved, a high degree of ecstasy and enchantment, but also a consciousness endowed with a memory and a highly refined know. Thus, the technique in his ancestral resonance and its seductive current forms again is the totem of society in pregnancy, your object of worship and its base of symbolic reference. His dream and its reality, as real as possible.

Keywords: Communication. Technique. Magic.

RESUMO

Uma imersão na célula da cultura contemporânea revela o advento de um imaginário inaugurando uma sinergia original entre o espírito e os sentidos, entre o agir racional e o pensamento mágico. A adoração de vários fétiches que sustentam a nossa sociedade comporta, para cada pessoa envolvida, um alto grau de êxtase e de encantamento, mas também uma consciência dotada de uma memória e um saber altamente refinados. Assim sendo, a técnica, em sua ressonância ancestral e em suas sedutoras formas atuais, é novamente o totem da sociedade em gestação, seu objeto de culto e sua referência simbólica de base. Seu sonho e sua realidade, a mais real possível.

Palavras-chave: Comunicação. Técnica. Magia.

À notre époque électronique, nous endossons l'humanité entière comme notre peau. *Marshall Herbert McLuhan (1964)*

Une immersion dans l'alvéole de la culture contemporaine révèle l'avènement d'un imaginaire inaugurant une synergie originale entre l'esprit et les sens, entre l'agir rationnel et la pensée magique. L'adoration des divers fétiches qui étayent nos sociétés comporte, pour chaque personne impliquée, un haut degré d'extase et d'envoûtement, mais aussi une conscience dotée d'une mémoire et d'un savoir hautement raffinés. Ainsi la technique, dans sa résonance ancestrale et dans ses séduisantes formes actuelles, est à nouveau le totem de la société en gestation, son objet de culte et sa référence symbolique de base. Son rêve et sa réalité la plus réelle possible.

À son apogée, la technique possède toujours la résonance magique d'une inquiétante merveille, aux traits stupéfiants et effrayants. Ses performances de pointe sont constamment accompagnées d'une odeur d'obsolescence, d'un relent de dépassement, laissant déjà la plaie d'une déchirure: l'homme déborde alors dans une corporéité située hors de son cadre organique et individuel, goûtant à la fois aux limites de sa propre condition et de ses possibles excès, au point de caresser, voire de défier les facultés inhérentes au divin. La mythologie, dans les archétypes et les stéréotypes où elle est actualisée, en témoigne avec une cadence soutenue, alors que le corps social en métabolise sans cesse les empreintes dans les trames de la vie quotidienne : le mystique, l'esthétique et le sensuel imprègnent toute technique, en en relativisant la dimension logique et fonctionnelle.

En parcourant l'histoire, il est toutefois possible de retracer une alternance cyclique de l'esprit dominant le système des objets, et d'identifier un changement entre des dispositifs et des temps où tantôt prévaut un principe utilitaire – c'est-à-dire la capacité d'intensifier l'action de l'homme sur le monde, la domination de la nature et l'agir instrumental – tantôt, au contraire, c'est la trinité des valeurs esthétiques, religieuses et magiques qui l'emporte: la beauté plus que l'utilité, la communion plutôt que le contrat, la vibration extatique et non l'intérêt. Dans le premier cas, la mobilisation sociale autour de la trouvaille du moment est tendanciellement orientée vers la réalisation d'un but – le progrès, la richesse, la conquête... – tandis que dans le second, elle constitue une fin en soi: la technique n'y est que le maillon, le creuset où le social prend corps et "advient". L'on assiste ici à une communion diffuse, une participation mystique, à la fois sacrée et profane, non seulement au sein d'un groupe spécifique mais aussi entre celui-ci, la terre et le ciel. Afin de saisir cet amalgame et de comprendre en profondeur la trame de correspondances qui, à chaque fois, se tisse entre corps et technique, nature et culture, rêve et réalité, il est utile de nous plonger dans une perspective archéologique.

Du totémisme à Internet

Technique, magie et religion étaient au début indissolublement liées, tant et si bien que le degré le plus élevé d'expérience mystique correspondait naturellement au niveau le plus subtil de l'agir techno-logique et de l'art occulte (Graf, 1994). Le totémisme, qui est une pratique de religion tribale permettant à un groupe de s'unir, dans une friction extatique, avec la divinité et la nature qui l'entoure, représentait la figure emblématique de la synergie entre ces trois facteurs. Le processus de civilisation a par la suite infligé une déchirure radicale à un tel paradigme. La modernité et la technologie la caractérisant, la presse (McLuhan, 1966), ont tout particulièrement généré un processus de fractionnement entre les mots et les choses, le corps et l'esprit, le sacré et le profane, agissant en direction d'une rationalisation progressive de l'existence et donc d'un désenchantement du monde (Weber, 1964).

L'effervescence religieuse a ainsi été extirpée du corps de la tribu et institutionnalisée par la transcendance de textes sacrés: la Bible a été le premier livre imprimé et avec lui a été inaugurée la longue vague du temps moderne ; la magie a été reléguée dans les enfers de la vie quotidienne et stigmatisée en tant que religion des masses ou brouillard de la conscience ; la technologie a été présentée comme un moyen de domination de l'homme sur la nature, un instrument capable de résoudre des problèmes et un outil efficace pour accentuer la séparation avec l'Autre, ou encore pour établir avec lui un rapport fondé sur un contrat, un intérêt ou une abstraction. Ainsi sont nés les États-nations et leurs frontières infranchissables, ainsi se sont diffusées les sciences avec leurs savoirs et leurs méthodes prescriptives et inaccessibles à la plupart des individus, et ainsi s'est imposée sur le monde la caste élitiste des gardiens du verbe (politique, religieux, technique, artistique).

Or le moment culminant de la splendeur de cette époque portait aussi en lui, comme le bouquet final d'un feu d'artifice, son déclin, l'annonce de sa catastrophe. Comme l'avait remarqué Marshall McLuhan (1977) dans les années 1960, la diffusion sociale des nouveaux médias électroniques se présente comme l'agent de déflagration de la culture moderne et de son ordre politique, social, identitaire et économique. Bien qu'une telle invention provînt de laboratoires technoscientifiques élaborés à partir des XVIII^e et XIX^e siècles, celle-ci s'est dirigée, dans son usage et dans sa consommation – autrement dit dans l'appropriation sociale dont elle fait l'objet – contre les intentions de ses créateurs, comme le monstre créé par le docteur Frankenstein pour exaucer ses rêves de gloire.

La manipulation sociale de l'innovation technologique est la principale étincelle qui cause cette chaîne d'effets pervers au cœur de ce que Guy Debord (1992) a appelé "la société du spectacle". Pour en saisir tout le sens, il suffit de s'arrêter sur la parabole d'Internet. En effet, inventé à des fins militaires et académiques, il est transformé dans le bassin où s'expérimentent des formes de collaboration, de connexion et d'intelligence sensible dotées d'une forte connotation antimoderne: non verticales, non rationnelles, non idéologiques, séparées des élites, impertinentes envers la loi établie et disjonctives envers l'ordre des nations. Ici, la sphère publique s'effrite en une multitude de rassemblements affectifs et cognitifs de nature néotribale, chacun d'entre eux étant muni de son propre ordre éthique empiétant sur la morale universelle, ses sentiments et ses paradigmes. C'est pour cette raison que la plupart des cybernautes viole la loi du copyright spontanément, sans scrupules, en sacrifiant leurs propres devoirs de citoyens à l'hédonisme et au plaisir de s'unir au groupe par le biais du partage d'informations, de symboles, de sons et d'affections. Cette même vocation encourage l'employé à réduire subrepticement son temps de travail afin de profiter de son écran numérique pour chatter sur Msn, Snapchat ou Skype, pour échanger des photos sur Flickr, pour jouer aux cartes sur burraconline.com, ou bien pour errer dans les mondes électroniques.

La technologie apparaît alors comme un outil pouvant affiner et socialiser les tactiques enracinées de l'usage populaire, autrement dit l'ensemble des pratiques constamment utilisées par le peuple pour se défendre du regard agressif et pédant du pouvoir. Le passage auquel nous assistons revêt les caractéristiques d'une véritable mutation anthropologique, où ce qui auparavant s'exprimait en termes de "résistance" se traduit aujourd'hui par « création » et « récréation ». Dès lors que les nouveaux médias permettent d'une part la production d'un langage et d'un ordre symbolique à partir de la manipulation de leur grammaire de base (Lévy, 1994), et d'autre part, la connexion et le partage de sensibilités qui étaient auparavant trop exiguës et dispersées pour se manifester de façon opérationnelle et perceptible (Castells, 1998), la carte du pouvoir et le visage de la technologie s'altèrent.

L'émotion publique

La technique cesse d'être l'art du *logos*, l'instrument de la logique: "technologie", pour devenir "technomagie", totem autour duquel les tribus postmodernes éprouvent l'extase mystique qui est à la fois pure vibration autour du corps communautaire et fuite vers quelque chose de plus grand que soi. Le lien naissant de cette condition ne repose plus sur un contrat rationnel

et abstrait – le “contrat social” – mais sur un pacte où l’émotion, les passions et les symboles partagés deviennent les nouvelles matrices de l’être-ensemble (Maffesoli, 2007), comme les nouveaux présupposés de toute fusion et effusion collective. Ici naît une sensibilité culturelle où l’équilibre entre raison et sens est renversé au profit des seconds, portant un coup mortel au paradigme de la pensée rationnelle et abstraite qui a constitué le propulseur de la modernité occidentale.

L’expérience élaborée progressivement dans l’alvéole de la culture numérique révèle en effet l’avènement d’une sensibilité inaugurant une synergie originale entre l’esprit et les sens, entre l’agir rationnel et la pensée magique. L’adoration des divers fétiches technologiques et symboliques qui étayent le scénario culturel contemporain comporte, pour chaque personne impliquée, un haut degré d’extase et d’envoûtement, mais aussi une conscience dotée d’une mémoire et d’un savoir hautement raffinés. Les disciples des jeux vidéo en réseau ou les usagers avides de YouTube contemplant leur totem en s’abandonnant corps et âme à sa narrativité à forte densité émotive tout en disposant d’une puissante masse d’information leur permettant de devenir des experts aussi compétents que des professionnels. Chacun de ces fétiches exhorte à une participation technomagique qui engendre des rapports sociaux animés par une effervescence mystique – aux contours non-rationnels – où les usagers-fidèles reconnaissent cependant avec une certaine lucidité et compétence la mythologie par laquelle ils se laissent éblouir.

Ainsi, nous remarquons que les nouvelles subjectivités disséminées sur la toile connaissent en détail la musique techno qui les met en transe (Attimonelli, 2008; Hampartzoumian, 2004), distinguent avec acuité les finitions des objets techniques présents sur le marché, sélectionnent avec soin les scénarios des vidéos qu’elles font passer d’un blog à l’autre.

Voilà le glissement de l’opinion publique, à connotation rationnelle et abstraite, vers l’émotion publique, là où l’intelligence se fait sensible et intègre dans le cadre mental la charge imaginaire, sacrée et affective négligée, voire bannie, par une grande partie de la culture moderne. C’est pourquoi nous sommes amenés à choisir et penser par les sens, avant même de le faire par un raisonnement abstrait, tout comme cela arrive inconsciemment lorsqu’on tombe amoureux ou qu’on s’engage dans une entreprise, guidés par une impression favorable, une intuition ineffable. C’est notamment pour cela que l’émotivité tend à déborder de la source primordiale de la vie quotidienne et à inonder chaque veine de l’espace public, du marketing à la politique en passant par les arts, et qu’elle se pose comme la grammaire de base de tout langage, relation

et discours social. C'est à cet endroit que se nourrit et s'enflamme la socialité électronique, en élevant le forum, le clip, les réseaux sociaux voire les espaces les plus austères du Web au rang de zones à forte concentration affective, modelées par le registre de l'émotion, parcourues par des frémissements amoureux, imprégnées de sentiments viscéraux circulant par contagions successives. Et dans toutes ces zones, après une longue séparation, la religion et la technique renouent leur lien, au moment même où les sens se mettent à penser.

Ce sont précisément les sens qui président au vagabondage dans le réseau, en orientant les choix, les consommations et les mouvements du cybernaute, en influençant son comportement, même lorsque celui-ci semble avoir une inclination pour la dimension logique. Bien que les innovations les plus brillantes du marché des nouveaux médias – mais nous pourrions étendre ce discours à tout l'éventail du modèle productif, politique et culturel contemporain – mettent en valeur l'interface tactile des instruments technologiques, ils répandent dans le système des objets une membrane somatique, imprègnent d'humeurs et d'esprit le *hardware* et le *software* de la nouvelle économie, célébrant d'une nouvelle manière le sex-appeal de l'inorganique décrit par Walter Benjamin (2006) comme le trait saillant de la mode. Dans le scénario ainsi esquissé, les sens des machines et ceux des êtres humains – les corps et les simulacres – voltigent à l'unisson, se contaminent et se confondent en une danse voluptueuse.

Le paysage culturel, par lequel nous sommes enveloppés et dont le cyberspace est l'épiphénomène fragrant, est pourtant parcouru par des vagues de nouvelles idolâtries (Maffesoli, 2008), adhésions mystiques et frissons collectifs empreints d'un savoir incorporé et sans cesse redéfini de manière connective par la conversation. S'il est vrai, en effet, que la pulsion émotive se caractérise par un sursaut impulsif, il est aussi pertinent de remarquer que le dispositif réticulaire y imprime des intégrations substantielles : l'intervalle temporel entre la sensation éprouvée et la façon dont elle est transposée en ligne sédimente de pensées l'émotion de base, en en estompant ainsi les accents les plus grossiers. Même sur les plateformes technologiques les plus transparentes, celles où la continuité entre sujet et objet semble véritablement glisser, se maintient une médiation symbolique où demeure toujours un temps de latence entre l'impulsion et l'action, la pensée et son expression, là où tout acte se doit d'être traduit en langage. Par ailleurs, le réseau dont une personne fait partie, à travers l'interaction et la réciprocité constante des regards qui donnent substance au groupe et l'évaluation incessante des gestes de chacun par l'ensemble, contribue à façonner le comportement de l'individu et à en articuler les réactions et les styles selon des modèles élaborés en commun.

Dans tous les cas, le libre arbitre de la personne et son instinct sont ici toujours l'objet d'une médiation et se voient sacrifiés à la valeur suprême d'une instance de groupe : le code de la tribu. C'est ainsi qu'est remise à jour avec force par la matrice technosociale, aujourd'hui aux fondements de la vie quotidienne, la loi de l'imitation considérée par Gabriel Tarde (1993) comme le rempart de la vie sociale.

La communion et l'éphémère

Quel est le principe organisateur de la symphonie rythmant le sentir, le rêver et l'habiter de notre époque? Nous ne pourrions bien comprendre le bavardage léger des *chat lines*, la multitude d'émoticons et de plaisanteries échangées par SMS, les identifications multiples aux nouveaux mythes de la culture spectaculaire, le déluge d'histoires intimes débordant des réseaux sociaux et de différents Periscope ou Vine, sans y déceler la pulsion érotique qui meut le fond de la vie sociale, le désir ardent de se lier d'une manière holistique à l'autre. Dans ce contexte, le mot connexion n'est autre que le culte par lequel se manifeste la vocation de toute communauté naissante à se lier dans un état de communion au travers d'une communication. Ici le contenu passe au second plan par rapport à l'effervescence sociale, qui, comme nous le savons bien à propos de ce que l'on nomme Web 2.0, s'offre comme le cœur même du *medium*. C'est pourquoi les nouveaux médias tendent à se caractériser non pas comme des vecteurs de contenu mais comme d'agiles sphères connectives, comme des bulles grâce auxquelles nous pouvons fluctuer dans le monde. Le corps est donc le message des nouveaux médias électroniques. Le corps en tant que peau, incubateur, enchevêtrement de sens et effusion d'esprits.

Marshall McLuhan (2004) fut le premier à anticiper, avec d'autres mots, les résonances technomagiques de nos sociétés en croyant qu'à notre époque électronique, nous endosserions l'humanité entière comme notre peau. Ainsi notre peau est le territoire, le protagoniste inconscient d'un double processus qui, bien que paraissant invisible – et précisément parce que nous ne parvenons pas à le distinguer et encore moins à le comprendre – possède des effets foudroyants sur les trames de notre culture, allant du domaine de la connaissance jusqu'aux rapports au plaisir, en passant par les relations interpersonnelles.

Sans le savoir, nous sommes tous en train de devenir des *cyborg*, ou mieux encore, comme l'affirme Andy Clark (2004) "we are natural born cyborg". C'est ainsi que d'un côté nous étendons notre système nerveux central au-delà des frontières de notre cerveau – dans les mémoires informatiques, sur les écrans audiovisuels, dans les dispositifs d'information en ligne... – et de l'autre, nous

les réabsorbons dans notre chair sous forme expansée grâce aux dispositifs portables, aux microtechnologies et à tout ce que l'on nomme *wearable computer*. Cela se produit à la fois naturellement et inconsciemment: nous savons comment pêcher les détails de notre existence dans un PDA (*personal digital assistant*) mais ignorons le processus qui le rend possible.

La technologie et la magie se distinguent, notamment, par la présence dans la première d'un rapport congruent entre causes et effets, entre effort produit et résultat obtenu. Dans l'ère de la technomagie, le principe mécanique et fonctionnel qui sert de pivot à l'agir technologique moderne est, au contraire, désarticulé.

Les résultats d'une action n'ont rien à voir avec l'action elle-même mais semblent plutôt le fruit – ou du moins c'est la perception que nous en avons – d'un mystère élaboré dans le lieu de l'invisible. Pensons aux réseaux Wi-Fi : seul l'ordinateur ou le téléphone portable nous indiquent s'ils sont accessibles ou pas, donc si nous pouvons disposer pleinement de nos moyens et de notre mémoire, actualiser nos réseaux de relations et habiter les identités électroniques dans lesquelles nous sommes impliqués. Et lorsque nous ne parvenons pas à nous y connecter, nous implorons le destin ou faisons appel aux nouveaux magiciens : les *nerds*, qui sont les dépositaires d'un savoir occulte servant à nous initier dans le nouveau monde, celui où, pour citer Shakespeare, "nous sommes de l'étoffe dont nos rêves sont faits".

Fantasmagories incarnées

En tant que maîtres d'un univers inintelligible par la plupart des individus, dissimulés dans l'ombre de leurs chambres ou de leurs garages, les jeunes experts des nouvelles technologies sont associés dans l'imaginaire aux figures du "pirate" ou du "barbare" (Susca, 2009). Tout comme ces derniers, ils sont porteurs d'une connaissance *aliène* au vu de celle établie dans les institutions du savoir et du pouvoir contemporains. Chaque communauté virtuelle, réseau de bloggeurs, tribu urbaine, outre leur agir technologique et les outils dont ils disposent, détiennent une histoire, une vérité, un style de vie et un imaginaire indépendants, tels des mondes qui font "société" et qui éludent les limites et les paradigmes jusqu'ici dominants. Il s'agit de paysages sociétaux à haute densité symbolique et émotive dans lesquels religiosité et technique coïncident.

Contrairement aux fantasmagories qui ont marqué l'avènement de l'époque cinématographique et télévisuelle, nous sommes ici en présence d'univers où les fantômes peuvent être touchés. Et dans ce contexte, l'aspect tactile de l'existence et l'imagination sont tous deux mis en œuvre. Dans les salles

de cinéma, le public, comme pris d'hallucination, se projette sur l'écran et se laisse transporter, selon l'interprétation d'Edgard Morin dans son livre *Le Cinéma ou l'homme imaginaire* (1957), dans les corps des stars. Au cœur du cyberspace, nous nous étendons, au contraire, à des masques (avatar, nick name, identités virtuelles) que nous avons nous-mêmes générés. C'est pourquoi William Gibson, dans son célèbre roman *Neuromancien* (1988) décrit la vie dans les territoires électroniques comme une "hallucination consensuelle".

Dans le sillage de cette tendance, de plus en plus d'adolescents élaborent leurs blogs sans recourir à aucune aide extérieure. Comme l'a bien souligné Henry Jenkins dans son livre *Convergence culture* (2006), de nombreux étudiants américains utilisent l'histoire d'Harry Potter comme point de départ pour élaborer autant d'univers magiques dont ils sont simultanément les protagonistes et les nouveaux magiciens. Ainsi s'élargit le discours du « devenir magique » du monde, au-delà de sa déclinaison technomagique. Nous remarquons, en effet, l'intensification du recours à la médecine non conventionnelle, à l'astrologie, aux techniques spirituelles *new age*, ainsi qu'une popularité croissante de films tels que *Le seigneur des Anneaux* (2001), *Ratatouille* (2007), *Avatar* (2009) et comme vu précédemment, *Harry Potter* (2001). À bien y réfléchir, le succès de ces narrations est directement proportionnel à la crise des religions, des idéologies historiques et du réductionnisme scientifique. Une flambée de néomysticisme embrase donc le paysage social, masquant ainsi les prémisses les plus logiques et les plus rationnelles de la soi-disant "société de la connaissance". Erik Davis suggère pourtant, revisitant les théories les plus en vogue sur le rapport entre culture et technologie, qu'"aujourd'hui il y a tant de pression sur l'information qu'elle craque et déborde d'énergie, attirant mythologies, métaphysique et fragments de magie arcane" (Davis, 1999, p. 28).

Outre le fait d'être tous des *cyborgs*, nous pouvons affirmer que nous nous transformons inconsciemment en de nombreux petits magiciens d'un monde réenchanté (Maffesoli, 2007) où nous devenons conjointement sujets et objets d'inédites possessions, idolâtries et nouveaux sacrifices. Les autels de la consommation et de la communication se présentent comme des substituts de ce qui fut d'abord et jusqu'à hier, la religion, puis la politique, sans que cela ne signifie forcément l'apparition d'un monde candide et harmonieux. Nous pourrions même affirmer que la culture contemporaine contribue, pour le meilleur et pour le pire, à intégrer cette ombre, la part maudite dont parle G. Bataille (2003) et que les systèmes socioculturels ont marginalisée et refoulée durant de nombreuses années.

Ce qui apparaît toutefois de façon inattendue, c'est la nature du sacrifice en question: les tribus contemporaines dansent autour de nouveaux totems au nom de leur bien-être et conformément à leur propre religion, sans adhérer à des transcendances ou à des projets en discordance avec l'univers affectif et imaginaire du groupe. Dans ce scénario les nouveaux rites initiatiques ne sont ni écrits ni prescrits, mais font plutôt partie du savoir incorporé de la communauté. Leurs résultats sont ainsi inconnus, difficilement saisissables par ceux qui résident à l'extérieur de l'aura de la tribu. Pour celle-ci, la technologie ne se manifeste plus comme une pure panoplie d'instruments grâce à laquelle on peut résoudre des problèmes, accomplir des fonctions ou adapter l'environnement: elle prend la forme d'une technomagie capable de souder des subjectivités sociales autour de vibrations émotives, de plaisirs info-esthétiques et de pulsions ludiques, et peu importe, dans cette optique, que l'objet à la mode soit un Ipod ou des bottes gothiques dernier cri.

La technique, dans son magnétisme archaïque et dans ses séduisantes formes contemporaines, est à nouveau et encore le totem de la société en gestation, son objet de culte et sa référence symbolique de base. Naviguer dans ce milieu équivaut ainsi à se poser en tant que thaumaturge d'un paysage dont le système des objets, dans toutes ses déclinaisons, n'est que la porte d'entrée. Un portail où l'imaginaire se fait objectif et fait pression sur le monde afin que l'univers physique entre en conjonction avec l'univers invisible et en prenne la forme.

Bibliographie

- ATTIMONELLI, C. **Techno: ritmi afrofuturisti**. Roma: Meltemi, 2008.
- BATAILLE, G. **La part maudite**. Précédé par la notion de dépense. Paris: Les Éditions de Minuit, 2003.
- BENJAMIN, W. **Le livre des Passages**. Paris: Éditions du Cerf, 2006.
- CASTELLS, M. **La société en réseau**. Paris: L'ère de l'information, Fayard, 1998.
- CLARK, A. **Natural born cyborg**. Oxford University Press, Boston, 2004.
- DAVIS, E. **Technosis**. Mith, magic and mysticism in the age of information. New York: Crown Publishers, 1999.
- DEBORD, G. **La Société du spectacle**. Paris: Gallimard, 1992.

- GIBSON, W. **Neuromancien**. Paris: Ed. "J'ai lu", 1988.
- GRAF, F. **La magie dans l'antiquité gréco-romaine**. Paris: Les Belles Lettres, 1994.
- HAMPARTZOUMIAN, S. **Effervescence techno ou la communauté trans(e) cendental**. Paris: L'Harmattan, 2004.
- JENKINS, H. **Convergence culture**. Where old and new media collide. New York: New York University Press, 2006.
- LÉVY, P. **L'intelligence collective**. Pour une anthropologie du cyberspace. Paris: La Découverte, 1994.
- MAFFESOLI, M. **Le Réenchantement du monde**. Paris: La Table Ronde, 2007.
- _____. **Iconologies**. Nos idolâtries postmodernes. Paris: Albin Michel, 2008.
- MCLUHAN, M. **The Gutenberg Galaxy**. The making of typographic man. Toronto: University of Toronto Press, 1966.
- _____. **Pour comprendre les médias**. Paris: Seuil, 2004.
- _____. **D'œil à oreille**. Paris: Hurtubise HMH, 1977.
- MORIN, E. **Le cinéma ou l'homme imaginaire**. Paris: Les Éditions de Minuit, 1957.
- SUSCA, V. La transmutation du monstre. **Les Cahiers Européens de L'Imaginaire**, La Barbarie, Paris: CNRS éditions, n. 1, jan. 2009.
- _____. **Joie Tragique**. Les formes élémentaires de la vie électronique. Paris: CNRS éditions, 2010.
- TARDE, G. **Les lois de l'imitation**, Kimé, Paris, 1993.
- WEBER, M. **L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme**. Paris: Plon, 1964.



FOTO VALENTINA AIROLDI

Recebido em: 18/4/2016

Aceito em: 9/5/2016

Endereço do autor:

Vincenzo Susca <vincenzo.susca@gmail.com>

Université Paul-Valéry de Montpellier

Route de Mende 34

199 Montpellier – França